

Zlata Knezović, *L'éthique de l'existence chez Simone de Beauvoir* (Zagreb: Institut za filozofiju, 2023), 354 pp.

Il s'agit ici d'une thèse de doctorat qui a été soutenue en 1972 à l'Université de Strasbourg. La publication de cette étude sur la vie et la pensée d'une des grandes intellectuelles qui ont marqué la vie culturelle et politique de la deuxième moitié du vingtième siècle en Occident était très attendue. Selon Mira Kolar-Dimitrijević, son auteure, l'historienne et écrivaine historique Zlata Knezović, née en 1934 et décédée en 2016, a été pour les intellectuels croates du temps de la Yougoslavie communiste, une fenêtre sur la vie politique et les mouvements philosophiques en France. Comme ces mouvements furent dominés durant la période de l'après-guerre en très grande partie par la philosophie existentialiste de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir, la thèse de Zlata Knezović s'avère être un témoignage important de cette période. Ce témoignage est d'autant plus intéressant pour nous aujourd'hui du fait que Simone de Beauvoir a pris connaissance du travail de l'historienne croate. Ce travail, elle le trouva excellent et exhaustif. Elle exprima même à l'auteure le désir qu'il soit publié en Croatie, car il contribuerait à une meilleure connaissance d'elle-même. D'une certaine façon, nous pouvons dire que la publication de la thèse de doctorat de Zlata Knezović, sous la direction de Luka Boršić et d'Ivana Skuhala Karasman de l'institut de philosophie (Institut za filozofiju) de Zagreb, est la réalisation posthume du désir de Simone de Beauvoir.

La publication de *L'éthique de l'existence chez Simone de Beauvoir* est accompagnée, en plus d'une courte préface des éditeurs, d'une seconde préface de Patrice Canivez, professeur émérite à l'Université de Lille. Le professeur de Lille souligne l'intérêt du travail de l'auteure du fait que celle-ci a eu la chance de rencontrer à plusieurs reprises Simone de Beauvoir ainsi que Jean-Paul Sartre. Comme plusieurs historiens diront que, du point de vue de la pensée philosophique, Simone de Beauvoir fait surtout figure de disciple de Jean-Paul Sartre — un rôle qu'elle aurait pleinement assumé —, nous pourrions nous demander pourquoi Zlata Knezović a décidé de porter son attention sur la disciple et non sur le maître pour comprendre la philosophie existentialiste. Canivez nous rapporte la réponse de l'auteure de cette étude, une réponse qui en montre l'originalité de l'approche adoptée. En effet, en se faisant la disciple de la disciple, l'historienne croate nous présente avant tout une incarnation d'une

philosophie qui, dans sa forme abstraite, peut avoir été mal comprise du fait qu'elle laisse entrevoir un certain nihilisme, voire un désespoir face à la vie.

Cette incarnation est donc un antidote à un possible dérapage de l'existentialisme de Sartre du fait qu'il oblige celui qu'il l'incarne à passer à l'action. Du moment qu'une idée s'intègre à un sujet, c'est-à-dire lorsqu'elle n'est plus un simple objet de l'esprit, et comme ce sujet doit constamment agir, serait-ce que pour sa survie, surtout dans un milieu social où notre bien-être dépend de la qualité de nos relations avec autrui, cette idée ne peut s'articuler que dans du concret. Canivez résume bien cette approche lorsqu'il dit que « [c]est pourquoi l'un des axes du travail de Knezović consiste à montrer comment Simone de Beauvoir évolue à partir d'une morale abstraite, centrée sur le sujet, vers la prise en compte de l'action dans le cadre de la société telle qu'elle est, avec sa part de mal et de violence. » Dans le cas de la disciple de Sartre, nous pourrions ajouter que, comme l'analyse de Knezović réussit bien à le mettre en évidence, cette incarnation était, pour Simone de Beauvoir, la conséquence naturelle d'une prise de conscience initiée par Sartre à travers la philosophie existentialiste. Ce développement, qui semble distinguer la disciple de son maître, aurait été dû au fait que Simone de Beauvoir était une femme œuvrant dans une société dominée par les valeurs de l'homme bourgeois. Même si elle aurait pu jouir d'une certaine autonomie en raison de ses succès en tant que philosophe et romancière, Simone de Beauvoir a compris qu'elle sera toujours perdante tant que cette société ne sera pas réformée pour permettre à la femme de jouir d'une autonomie complète et non conditionnelle. C'est dans ce sens que l'existentialisme de Sartre, surtout incarnée dans les personnages des romans de Simone de Beauvoir, dont l'analyse constitue la troisième partie de la thèse de Knezović, peut être vu comme étant la base des mouvements féministes d'aujourd'hui.

La thèse de Zlata Knezović est également précédée d'une introduction par Erna Banić-Panjić, professeur émérite, collègue et amie de l'auteure. Ce court texte nous donne quelques détails sur la vie et l'éducation de Zlata Knezović en plus d'un résumé des idées fondamentales de sa thèse de doctorat. Un point intéressant à retenir de cette introduction est lié à la réception de la philosophie existentialiste dans la Croatie dominée par l'idéologie marxiste. Banić-Panjić montre comment cette philosophie était perçue, contrairement à ce que nous révèle Knezović dans sa thèse, comme une vision du monde bourgeoise et décadente. On peut ainsi imaginer que, comme il a été mentionné plus haut, les travaux de Knezović ont apporté une certaine fraîcheur aux intellectuels croates avides de connaître les idées qui animaient leurs collègues des pays dits capitalistes.

Dans son résumé des caractéristiques de la thèse de Zlata Knezović, Banić-Panjić nous fait part de trois points principaux relatifs au parcours intellec-

tuel de Simone de Beauvoir et de sa carrière. Le premier de ces points concerne la nature de sa relation avec Jean-Paul Sartre et surtout de l'originalité de sa pensée vis-à-vis de celle de son maître. À cet égard, Zlata Knezović nous facilite la tâche en présentant au fur et à mesure de son analyse des résumés des idées importantes de la philosophie de Sartre suivis de la distinction apportée par Simone de Beauvoir. Cette distinction, on ne la retrouve pas dans l'exposition des données théoriques de la philosophie existentialiste, une philosophie que Simone de Beauvoir n'hésite pas à défendre, mais plutôt dans le fait qu'elle peut servir de base à une morale de l'action ou de l'engagement. C'est ce qui permet, d'une part, à Zlata Knezović de souligner chez la disciple de Sartre l'aspect positif et constructif de l'existentialisme et, d'autre part, au lecteur contemporain de cette philosophie de contextualiser ses aspects négatifs comme l'angoisse de l'homme vis-à-vis de sa liberté et de son indépendance, de son manque à gagner, de ses échecs, de son inquiétude morale ou du vide de son existence. À travers l'interprétation de Simone de Beauvoir, ces aspects négatifs de l'expérience humaine se transforment en des ressorts poussant l'homme à se surpasser à travers une existence active et positive. En d'autres mots, ce que nous découvrons à travers l'analyse de Zlata Knezović, c'est le fait que Simone de Beauvoir a réussi à intégrer la philosophie de son maître dans une problématique de libération de l'homme des conditions qui le condamnent à une vie inauthentique.

Au centre de cette problématique se trouve la question d'autrui ou le problème de l'autre. Zlata Knezović montre bien comment Simone de Beauvoir a été touchée par les inégalités sociales, surtout celle affectant les femmes. La première phase de cette problématique, une phase qui correspondrait à la première étape du cheminement intellectuel de Simone de Beauvoir, consiste principalement en une prise de conscience ou un diagnostic de l'environnement social et de la culture qui inhibent toute aspiration à une vie authentique. Chez Simone de Beauvoir, cet environnement est celui des vertus bourgeoises incarnées par son père. Très vite, on sent que, à travers la description de Zlata Knezović, celle qui deviendra l'inspiration des mouvements féministes a fait assez tôt figure d'orpheline condamnée à l'exil. C'est justement cet exil, dans le travail et les études, qui l'amènera à découvrir Jean-Paul Sartre et l'existentialisme. Toujours dans le cadre de cette problématique, cette philosophie deviendra donc un instrument d'émancipation. À cet égard, Erna Banić-Panjić dira, en paraphrasant Knezović : «Alors que Sartre se contente d'affirmer que l'homme est libre, Beauvoir souligne qu'il faut d'abord libérer les gens pour leur donner la liberté dont Sartre parle.» D'une certaine façon, nous pourrions dire que du moment Simone de Beauvoir a pris conscience des réalités d'autrui, son acception des idées de son maître ne pouvait que la forcer à prendre

une certaine distance par rapport à celui-ci, dans la mesure qu'il en est resté au plan théorique et philosophique de ses propres idées. Enfin, la distinction entre l'approche de Beauvoir et celle de Sartre vis-à-vis de la philosophie existentialiste pourrait être attribuable au simple fait que la disciple, une fois qu'elle a décidé de s'identifier à ses consœurs, n'avait plus, contrairement à son maître, le luxe de faire seulement de la philosophie. Son parcours intellectuel devait déboucher vers un engagement social.

Le deuxième point important de ce parcours intellectuel mis en relief par Banić-Panjić dans son introduction est celui de la question du rapport entre la littérature et la philosophie dans l'œuvre de Simone de Beauvoir. Au cœur de cette question est la nature même de l'engagement envisagé par celle qui ne s'est jamais considérée comme une philosophe, mais plutôt comme écrivaine. Il faut comprendre que Simone de Beauvoir n'a pas été une personne de terrain. Son engagement n'est pas allé jusqu'à devenir militante ou politicienne. En consacrant un long chapitre de sa thèse à l'analyse des œuvres littéraires de Simone de Beauvoir, Zlata Knezović nous montre bien en quoi consiste cet engagement. Bien que l'auteure des romans tels *Les mandarins*, *La force des choses* ait cherché à élaborer une morale de l'engagement à partir de la philosophie existentialiste, elle refusera toute moralisation abstraite qui pourrait découler de cette philosophie. Au contraire, elle veut montrer à travers les personnages de ses romans que l'existentialisme peut être vécu. Je dirais même que l'œuvre littéraire de Simone de Beauvoir est une vaste expérience de la pensée où les applications et les implications de la philosophie de Sartre sont explorées. L'imaginaire devient ainsi un puissant moyen de mettre en place des solutions qui pourront éventuellement trouver corps dans une action politique précise.

C'est un type d'engagement que nous retrouvons dans l'œuvre de Dostoïevski ou dans celle de Bertold Brecht. À noter que ce dramaturge allemand a commencé sa carrière en proposant des pièces de théâtre dans lesquelles ses personnages ne faisaient que répéter presque littéralement les principales idées de la morale marxiste-léniniste, un procédé qui n'a suscité aucun intérêt même auprès d'un public favorable à cette morale. Ce n'est que lorsque Brecht décida de faire vivre cette morale, ou plutôt les conditions qui nous amènent à la découvrir, à travers ces personnages comme ceux de la pièce *Mère Courage et ses enfants*, qu'il obtint du succès et que la forme d'engagement qu'il avait choisi trouva un écho chez des personnes voulant s'engager de façon plus concrète. L'œuvre de Simone de Beauvoir, que l'on pourrait qualifier de «philosophie vivante», est donc comparable à celle de Brecht dans la seconde phase de son évolution. Cette comparaison entre l'œuvre romanesque de Simone de Beauvoir et le théâtre de Bertold Brecht m'amène à considérer le troisième point fondamental relevé par Banić-Panjić dans la thèse de Zlata Knezović.

Ce troisième point est à propos de l'engagement de Simone de Beauvoir au sein du mouvement féministe. Cette question est surtout abordée dans le chapitre trois de la troisième partie de la thèse de Zlata Knezović. Dans ce chapitre intitulé *La femme dans le monde*, l'auteure se limite uniquement à l'interprétation de la femme-autre, une interprétation qui sert de point de départ aux théories de Simone de Beauvoir sur la condition féminine. Cette décision est justifiée par le fait qu'il s'agit là d'une question très vaste à explorer et qui suffirait comme seul thème d'une étude. Knezović présente également — ce qui pourrait avoir un intérêt pour un lecteur d'aujourd'hui — la prise de conscience qu'a faite l'auteure du *Deuxième sexe* de l'importance de son livre et de ses implications sociales. Par exemple, elle nous dit que Simone de Beauvoir «a des attaches toutes particulières pour son œuvre *Le deuxième sexe* et ne proteste guère quand on la qualifie de féministe.» Nous constatons que, par ce que nous rapporte Knezović, ce livre phare dans le développement du féminisme en Occident réitère une distinction importante entre Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, réaffirmant par le fait même que l'homme a toujours eu une longueur d'avance par rapport à son homologue féminin. Plus précisément, celle qui, bien qu'elle ait reçu une éducation de femme, a réussi à s'arracher d'un passé en passant avec succès le concours d'agrégation dira que Sartre «ne faisait qu'accéder à un stade de son existence d'homme qu'il avait depuis longtemps prévu.»

Cette distinction se rapporte ainsi à la question de l'autonomie. Étant donné que pour Sartre cette autonomie ne pouvait être menacée que par le «service militaire» et par le «professorat», il n'avait pratiquement aucune raison de convertir sa philosophie existentialiste en une morale de l'engagement. Il en va tout autrement pour Simone de Beauvoir où cette autonomie a dû être obtenue par un effort, une persévérance et surtout, une conviction que la condition de la femme peut être changée. Pour elle, et pour les femmes qui voudront la suivre dans cette quête de l'autonomie, l'auteure du *Deuxième sexe* nous dit que, par l'intermédiaire de Knezović, «la conscience culturelle, historique, sociale des distinctions entre les sexes ne suffit pas en elle-même pour fonder une vraie différence concernant la manière de se situer dans le monde.»

Un dernier point à mentionner à propos de l'engagement de Simone de Beauvoir au sein du mouvement féministe. Erna Banić-Panjić nous apprend que celle qui est peut-être la plus importante promotrice du féminisme ne s'est pas déclarée comme féministe au début de sa carrière. La prise de conscience de ce rôle, ou du moins la manifestation publique qui inspira les milieux féministes des années 1980 à voir en Simone de Beauvoir une défenseure de l'égalité des femmes et une protectrice de leurs droits aurait eu lieu au moment où celle-ci s'est déclarée «écrivaine féministe» dans une entrevue publiée dans *Le nouvel observateur* en 1972, l'année qui coïncide à la défense de la thèse

de Zlata Knezović. Comme il ressort clairement de cette thèse que, à travers l'analyse de son parcours intellectuel, ses choix de vie et son engagement, Simone de Beauvoir est une féministe dans l'âme, peut-on dire qu'elle a eu un rôle à jouer dans cette prise de conscience? En d'autres mots, est-ce que le portrait que nous offre Zlata Knezović de Simone de Beauvoir, portrait dont, je le rappelle, cette dernière a elle-même pris conscience, aurait pu l'inciter à faire son « coming out »?

J'aimerais terminer ce compte rendu sur la thèse de Zlata Knezović en considérant une objection qui pourrait être légitimement soulevée contre le type d'engagement adopté par Simone de Beauvoir. Comme Knezović nous l'a montré, l'instigatrice du mouvement féministe en Occident n'était pas une militante engagée sur le terrain. C'est plutôt à travers ses œuvres romanesques qu'elle a décidé de mener un combat contre les conditions historiques et sociales inhibant une autonomie que les femmes sont en droit de revendiquer. Mais est-ce assez? Ne fallait-il pas s'engager de façon plus directe, soit à l'intérieur d'une formation politique, soit par des actions directes de protestation et de revendication à l'instar des mouvements qui se manifestent dans les rues et dans les places publiques pour vraiment faire avancer les choses? En d'autres mots, est-ce que l'engagement de Simone de Beauvoir témoigne d'un certain manque de courage en se manifestant uniquement dans l'imaginaire de ses romans? Je ne crois pas. En fait, prenant en considération les divisions sociales que ces mouvements de revendication ont provoquées et exacerbées aujourd'hui, l'analyse de Zlata Knezović m'a fait réaliser que la façon dont Simone de Beauvoir a instrumentalisé la philosophie existentialiste de Sartre a un grand mérite.

Nous avons vu que Simone de Beauvoir a pris conscience de la situation féminine à travers la découverte de l'autre dans ses réalités de souffrance et d'oppression. Sans doute, toute prise de conscience qui prétend à un certain degré d'universalisme passe par une telle découverte. Cependant, dès que cette prise de conscience se formalise dans un système de pensée ou dans une philosophie, l'autre se trouve souvent réduit à un symbole. Incidemment, cela vaut également pour celui que l'on désigne comme étant la cause de la souffrance de l'autre, de sorte qu'une dualité se cristallise, disons, entre les oppresseurs et les opprimés. Cette dualité devient encore plus déshumanisante lorsqu'une action découle directement d'une telle philosophie. Je crois qu'il est possible de contrer ce processus de déshumanisation résultant d'une action sociale ou politique basée sur une prise de conscience en insérant une étape intermédiaire similaire à ce que Simone de Beauvoir a fait à travers les personnages de ses romans. Ici, l'imaginaire, qui est une exploration des implications découlant d'une prise de conscience, garde l'autre au premier plan. Je dirais même que, à

travers ce que j'ai désigné comme une expérience de la pensée, l'autre acquiert une plus grande humanité. C'est un processus imaginaire qui trouve néanmoins une réalité dans le fait qu'il intègre une théorie et une pratique pouvant conduire à une réconciliation avec l'autre, peu importe la façon dont il est symbolisé. En fait, le processus d'humanisation dissout les étiquettes que la prise de conscience nous force à attribuer aux autres sans pour autant perdre de vue les conditions responsables de ce qui a donné lieu à cette prise de conscience. Ce processus amène également, pour certains, une réconciliation entre eux-mêmes et le milieu duquel ils sont issus. Sans cette deuxième réconciliation, la prise de conscience conduit irrévocablement à une haine de soi et de ceux issus du même milieu.

Francis Brassard

